

NÎMES - Le LYCEE ALPHONSE DAUDET... SON HISTOIRE

**Exposé de Pierre MONTEILS,
ancien élève et ancien sous-intendant du Lycée,
au repas amical des anciens élèves, le 20 Mars 1992.**

Il est bien difficile de parler à des anciens élèves de ce qu'ils connaissent le mieux: leur Lycée. Car le sujet est inépuisable, et chacun ici pourrait en dire autant, et mieux que moi.

Je dois sans doute l'honneur d'avoir été choisi à un article que j'avais écrit en 1958, il y a déjà trente-quatre ans pour la revue corporative « *Le Courrier de l'Intendance et de l'Economat* » racontant l'Histoire du Lycée de Garçons - car il ne s'appelait pas encore Alphonse Daudet- à partir de documents fournis par le professeur Camille HUGUES.

Je le dois aussi au fait que j'ai vécu dix-sept ans au Lycée: de 1937 à 1944, en pleine guerre, comme élève interne; puis de 1948 à 1958 comme Sous-Intendant, donc des deux côtés de la barrière.

Cette histoire de notre Lycée, je la survolerai, me contentant de citer quelques dates, quelques faits marquants, quelques noms et quelques lieux. Mon propos comportera deux époques : l'Histoire ancienne d'abord, c'est à dire le temps où le Lycée n'était pas dans ses murs actuels; l'Epoque Contemporaine ensuite, celle que nous avons vécue, nous, ou les générations qui nous ont immédiatement précédés, dans les locaux du boulevard Victor HUGO.

L'HISTOIRE ANCIENNE

Nous sommes en 1533, François 1er, avec toute sa brillante escorte et sa soeur, la très illustre et très excellente Princesse Marguerite d'Angoulême et de Navarre passent à Nîmes. Les notables protestants, qui font autorité dans cette ville acquise aux idées nouvelles de la Réforme, profitent de cette visite pour solliciter la création d'un Collège et d'une Université, afin d'égaliser en toutes choses leur rivale et voisine, MONTPELLIER.

Grâce à l'insistance de la Princesse, ouverte aux idées nouvelles, François 1er, qui fut séduit par les monuments romains, signa, six ans plus tard, en Mai 1539, les Lettres Patentes qui constituent les authentiques titres de noblesse de l'enseignement secondaire à Nîmes. (*voir encadré ci-dessous*)

Lettres patentes du mois de Mai 1539

« Par ces présentes, Nous créons, érigeons, ordonnons et établissons en la ville et cité de Nîmes, Collège, Ecole et Université en toutes Facultés de Grammaire et Arts seulement, et, pour la conservation d icelle, donnons et octroyons à cette Université, Collège, Facultés, recteurs, docteurs, maîtres gradués, étudiants et écoliers, bedeaux, messagers, et autres officiers et suppôts de la dite Université, présents et à venir, telle et semblable juridiction et puissance, autorité, privilèges, immunités, libertés, exemptions et franchise qu'ont accoutumé d'en avoir les Universités de nos bonnes villes de PARIS, POITIERS, TOULOUSE et autres du

royaume. Et pourront les docteurs, maîtres et gradués d'icelle Université élire, instituer et créer recteurs et tous autres officiers, sauf et réservé le conservateur des privilèges royaux d'icelle, dont l'institution et provision nous appartiendra.

Si donnons en mandement, par ces mêmes présentes, à nos féaux conseillers tenant notre Cour de Parlement à TOULOUSE que ces présentes ils tassent lire, publier et enregistrer, et de l'effet d'icelles ils fassent jouir la dite ville et cité de NIMES.

Car tel est notre bon plaisir.

Et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces dites présentes, sauf es-autres choses notre Droit et celui d'autrui en toutes...

*Fait à FONTAINEBLEAU
en MAI de l'An de Grâce 1539.*

*Signé: FRANÇOIS PREMIER
Contre-Signé: ANNE de MONTMORENCY,
Connétable et Grand-Maître de FRANCE »*

Ces établissements d'enseignement s'installent d'abord dans les anciens locaux de l'hôpital SAINT-MARC.

C'est Claude BADUEL qui fut le premier Recteur (*au sens ancien de directeur*). Originaire de Nîmes, fin lettré et humaniste, protégé de Marguerite de NAVARRE, tout imprégné des idées de LUTHER, il accepta par amour pour sa ville un salaire de deux cents livres, alors qu'à Paris il en gagnait quatre cents !

Guillaume BIGOT lui succéda. Ancien professeur de Philosophie à Tübingen, puis à Bâle, maître de grand renom, il donna à notre ville et à son Université une vogue sans égale.

En 1588, Jean de SERRES, grand lettré venant de Lausanne, frère de l'éminent Olivier de SERRES, établit les statuts de l'Université dont il est amusant de lire quelques passages :

« La cloche ayant sonné, les enfants se rassemblent le matin dans l'ordre des classes. lis se mettent dévotement à genou et écoutent la prière que le Maître de Quartier prononce à haute voix.

Après quoi, deux enfants, debout, récitent d'une voix claire et distincte l'oraison dominicale et le symbole des apôtres.

Le Maître veille à ce que les écoliers parlent tous latin, sauf ceux de sixième, cinquième et quatrième. L'emploi du languedocien est toutefois rigoureusement interdit.

Le Maître chargé des petits doit être prudent, patient, avoir une prononciation nette et intelligible. On devra le choisir du côté de FRANCE autant qu'il sera possible, afin qu'il soit en état de corriger avec plus de facilité les défauts de prononciation ordinaires aux enfants languedociens.

Il est prévu des observateurs publics, répartis dans les divers quartiers de la ville, chargés de remarquer si les enfants font, soit en ville, soit dans le temple, quelque chose d'indécent. et qui le rapportent ensuite au Principal, en pleine classe.»

Plus loin, nous apprenons :

« en expliquant Térence, le Maître devra apporter une extrême attention à supprimer les mots obscènes ou les choses déshonnêtes ou tout au moins en adoucir l'obscénité par une version enveloppée... »

De même, on exclura toute représentation de comédies, laissées aux baladins et charlatans.

Enfin, le moment des vacances venu, il faut encore surveiller les enfants qui, sous prétexte qu'ils ne peuvent supporter la chaleur dans les maisons, vont dans la campagne s'exposer à l'ardeur du soleil, risquant de tomber malades; ou encore, pour se rafraîchir, ils entreprennent de nager, et éprouvent malheureusement qu'il ne faut pas trop se fier à l'élément de l'eau. »

Dès **1634** les Jésuites font peu à peu leur entrée au Collège, partageant d'abord l'enseignement avec les Maîtres protestants.

1644, Des Lettres Patentes signées le 5 Février par Louis XIV confirment la prééminence des Jésuites, qui prennent la direction du Collège. Peu à peu, les enseignants protestants sont éliminés. Obtenant de larges revenus, les jésuites donnent au Collège un grand développement, et les locaux de l'hôpital SAINT MARC deviennent trop petits.

En **1673**, ils font construire, sur le plan du Gesù de Rome, la Chapelle SAINT IGNACE., l'actuelle « *Chapelle des Jésuites* ». Plus tard, dans les premières années du dix-huitième siècle, seront construits les bâtiments qui abritent aujourd'hui la Bibliothèque Séguier et le Musée d'Histoire Naturelle et d'Archéologie, entre la Grand'Rue et le boulevard Amiral COURBET: Ce sera là, pendant près de deux siècles, jusqu'en 1882, le siège du Collège, puis du Lycée.

En **1762**, dissolution de la Congrégation des Jésuites par le Parlement. Ils sont remplacés par les frères de la Doctrine Chrétienne. Ceux-ci y enseigneront jusqu'en 1794

24 Mars 1794 : Fermeture du Collège par la CONVENTION.

1798 : Ouverture, dans le même lieu, de L'Ecole Centrale de Nîmes.

6 Mai 1803, Charte constitutive de l'actuel Lycée, le LYCEE IMPERIAL. Le Lycée Impérial est organisé sur le modèle militaire. Les élèves portent uniforme et leur bataillon figure dans les revues et cérémonies officielles. La discipline est dure et s'impose aux maîtres autant qu'aux élèves.

En Floréal, An XIII (Mai 1806), eut lieu le premier chahut mémorable, dont les archives ont gardé la trace alors que le Proviseur COLONIEU était en congé de maladie (*il devait peu après se retirer, devenu complètement invalide et paralysé*).

Les archives racontent :

« ... Les jeunes indisciplinés chantèrent La CARMAGNOLE et autres chants révolutionnaires, brisèrent des carreaux et enfoncèrent quelques portes... » ce qui était déplorable au point de vue moral et désastreux pour le budget de l'établissement, encore fort à l'étroit.

Le Préfet exigea un rapport circonstancié, car l'évéternent fut exploité par les adversaires du Lycée. Il fallut toute la finesse du Censeur REYDELET pour expliquer cette tempête dans un verre d'eau...

COLONIEU, frappé de paralysie, résilia ses fonctions, et il fut remplacé par un très grand administrateur, ami du savant LAPLACE, le mathématicien TEDENAT.

En **1809**, il fut promu au titre de Recteur de l'éphémère Académie de Nîmes (*Académie au sens administratif il ne s'agit pas de l'actuelle Académie de Nîmes*).

Une instruction ministérielle expose les devoirs des professeurs :

« Quant aux professeurs, il faut qu'à des mœurs pures, simples et honnêtes, ils joignent des principes et sentiments religieux, qu'ils possèdent ou s'appliquent à posséder toute les connaissances qu'exigent leurs fonctions.

Il faut qu'ils n'aient rien de plus cher que l'avancement de leurs élèves dans les Sciences, les Lettres et la Vertu.

L'art d'enseigner a aussi son enthousiasme. Pour les Maîtres qui l'éprouvent, les sacrifices disparaissent et deviennent jouissances. Uniquement occupés des grands intérêts qui leur sont confiés, ces maîtres zélés et studieux fuiront la vie dissipée. »

Cela n'empêchait pas une grande indépendance des Maîtres à l'égard des pouvoirs. Pour le Proviseur TEDENAT, cette indépendance entraîna un conflit avec le Préfet, lequel s'abstint d'assister aux distributions de prix. N'avait-il pas critiqué en ces termes une circulaire ministérielle :

« ... le détail minutieux qu'exige votre circulaire n°118 ne peut pas m'embarrasser par l'habitude que j'ai de l'administration d'un Lycée; mais je ne puis m'empêcher de plaindre ceux de mes confrères qui y sont tout-à-fait étrangers.

Après avoir terminé cette organisation « militairement économique » (sic) des Lycées, il est à présumer que l'Université portera son attention sur les abus qui règnent dans les Académies et Facultés Elle fera disparaître tant de paiements inutiles accordés à des êtres parasites qu'on ne connaît que les jours de paiement, et qui font même envoyer leur traitement dans leur famille, comme si les places de l'Université étaient des bénéfices simples...»

Que dire de l'esprit d'indépendance de cet Abbé FARIEL dont Alexandre DUMAS fit "*l'Abbé Faria*". Maître de Philosophie au Lycée, mais aussi expert en sciences occultes qui bouleversa Paris par ses expériences de magnétiseur, parvenant à endormir plusieurs rangées de spectateurs.

« Monsieur Fariel, dit le rapport du Proviseur, né dans un climat chaud (*il était originaire de GOA*), a une tête trop ardente, même pour le midi de la France. Le climat de l'ITALIE lui conviendrait mieux. Ici, il électrise les forts et magnétise les faibles... »

Quant à GERGONNE illustre mathématicien, ancien officier de l'Empire, mais très grand original, auteur de nombreuses communications à l'Académie de Nîmes dont il était membre, il refusait obstinément d'acquiescer à une robe pour les cérémonies officielles, « *ayant mieux à faire, écrivait-il, de son maigre salaire.* » Trouvant oiseuse et inutile la formalité (*encore en usage ?*) qui consiste à remplir chaque année une notice individuelle, il utilisait le verso de ces formulaires pour exhaler sa rancœur et couvrir de sarcasmes les mesquineries de l'administration.

GERGONNE fut membre de l'Académie de Nîmes. Il existe une abondante documentation à son sujet qu'on peut se procurer à la Bibliothèque Municipale.

Vers 1956, un américain se présenta à l'Intendance du Lycée pour savoir où il pourrait se procurer des documents sur GERGONNE. A l'époque, nous fîmes bien étonnés, car nous n'avions pas tous ces renseignements, si ce n'est notre connaissance de la rue..., tout à fait indigne de lui. Cet américain préparait une thèse sur GERGONNE plus connu aux ETAS-UNIS qu'en FRANCE!

1815 le Lycée Impérial devient Collège Royal.

1836. Par ordonnance, contresignée par le Ministre de l'Instruction Publique, le nîmois GUIZOT, Le roi LOUIS-PHILIPPE autorise le Proviseur Michel-Alexandre MORIAU, agissant au nom du Collège Royal, à acheter la maison de campagne dite "*Mas de Ville*", au prix de vingt huit mille Francs-Or, à verser à la propriétaire, Marie-Ange BOISSY d'ANGLAS.

La même année, un fermier, le sieur CABANE, fut chargé d'entretenir le château et le parc, et put exploiter à son profit les terres cultivables moyennant une redevance annuelle de dix francs! Les choses n'avaient guère changé cent ans plus tard: dans les années 1950, alors que j'étais Sous-Intendant, je recevais chaque année le loyer que venait me payer le fermier yougoslave IVANCICH; cette ferme s'élevait à mille francs par an et une tonne de pommes de terre qu'il livrait avec son cheval et son tombereau!

Pendant plus d'un siècle, le Mas de Ville fut le lieu de la promenade du jeudi et du dimanche des internes, le lieu aussi des loisirs et du sport: on y jouait à la balle, alors que le sport scolaire n'était pas organisé.

Hélas, le budget du Lycée ne permettait pas d'entretenir comme il l'aurait fallu le château et le parc; le fermier préférait s'occuper des terres cultivables dont il avait la jouissance. Quand j'étais élève, dans les années 30, le château n'était plus qu'un bâtiment menaçant ruine, au point qu'il nous était interdit de stationner auprès de lui. Le parc, devenu « *refuge pour les oiseaux* » par la volonté du Proviseur Thauzies, était lui aussi dans un état bien médiocre !

Aussi, à la fin des années 1950, le Proviseur Brassard entreprit les démarches pour remettre le Mas de Ville à la ville de Nîmes, ce qui entraîna au Conseil d'Administration de l'époque (*dont j'étais le secrétaire, comme membre le plus jeune !*) bien des discussions, contestations, votes contradictoires, partagé qu'il était entre le parti du Proviseur, et celui des conservateurs dont les chefs de file étaient le Censeur Hugues et l'Inspecteur Général, ancien Préfet de la Libération, Don Sauveur Paganelli. Les séances du Conseil (*dont j'avais à faire le compte -rendu*) n'étaient pas tristes!

Revenons à 1836: cette même année, l'administration du Collège fit construire au Mas de Ville un bassin de natation dont le plan fut dressé par l'architecte de la ville. La pratique des exercices physiques était donc à l'honneur à cette époque en la bonne ville de Nîmes.

Comme le reste, cette piscine tomba en désuétude: ceux d'entre nous qui l'avons connue savent qu'elle n'était plus étanche et ne servait guère qu'à nous abriter du Mistral qui soufflait fort en ces lieux. Plus tard, le fermier, à ses frais, en restaura une partie pour

servir de bassin d'irrigation bien utile pendant la guerre où la prairie réservée autrefois à nos jeux fut transformée en champ de pommes de terre ! ...

Ce bassin était encore utilisé comme tel dans les premières années de ce siècle puisque le Censeur Hugues m'a dit y avoir nagé. J'avoue que lorsque je fréquentais le Mas de Ville, nous n'aurions pas pu nous y tremper car il perdait l'eau de toutes parts.

1851. Le Collège Royal redevient Lycée.

1881. Il y a 575 élèves, le Lycée est trop petit, il faut construire de nouveaux locaux ailleurs. Mais où ???

Les conseillers municipaux des partis conservateurs préconisaient soit un agrandissement sur place, soit, de préférence, une construction hors les murs. Car ils se méfiaient de l'esprit frondeur des universitaires et de leurs élèves.

Au contraire, les conseillers du parti républicain proposaient le transfert du Lycée dans les locaux des anciens bâtiments de l'Hospice, devenus libres par la construction de l'Hôpital RUFFI, locaux qui abritaient pour l'heure le « *Palais des Beaux-Arts* » (Musée, Bibliothèque, Salle de Musique), en bordure du Boulevard SAINT ANTOINE (aujourd'hui Boulevard VICTOR HUGO).

Grâce à l'énergie du Maire, et aux pressions du Ministre de l'Instruction Publique, ce fut la solution des élus « *républicains* » qui l'emporta. Le Lycée s'installa donc, progressivement, à partir de l'année scolaire 1882-1883, dans les locaux actuels. Les travaux intérieurs continuèrent jusqu'en 1887. Quant à la salle des fêtes, elle ne put être inaugurée qu'en 1894.

On avait conservé la façade monumentale sur le boulevard, ornée de métopes dédiées à l'art de la Médecine, de très bonne valeur artistique, mais presque invisibles depuis le boulevard. Cette façade avait été construite en 1810, sur les plans de l'architecte Charles DURANT à qui l'on doit de nombreuses réalisations à Nîmes et dans le Gard.

Le décret impérial autorisant sa construction est daté de Schönbrunn le 05 Août 1809, il est signé de NAPOLEON.

Sous la première pierre, posée le 24 Mai 1810, se trouve un caisson hermétiquement clos dans lequel un parchemin rappelle l'événement.

L'aile de l'Horloge fut bâtie plus tard sur l'ancienne rue de la Maternité et sur un pâté de vieilles maisons que l'on détruisit.

En 1894, à l'occasion de la première distribution des prix qui se déroula dans la salle des fêtes, le professeur MARTINENCHE un grand professeur, put dire :

« Une ère nouvelle commence pour vous !

Parents, vous n'êtes plus à la merci d'une pluie intempestive.

Elèves, vous n'avez plus à craindre que vos triomphes ne rencontrent point une enceinte digne de leurs couronnements.

L'avenir s'ouvre devant vous, radieux, et, au moment où vous entrez ainsi dans vos espérances réalisées, il m'a semblé juste et nécessaire d'associer à l'éclat de ce Présent le Passé lointain où, malgré les troubles privés et les malheurs publics, nos ancêtres ont jeté les fondements de notre Collège de Nîmes...»

Ainsi s'ouvrit l'époque actuelle. Nous voici dans le Lycée que nous avons connu.

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE (depuis 1882)

Elle est dans toutes nos mémoires, puisque nous l'avons vécue ou parce que la génération précédente nous l'a racontée.

L'Avenir Radieux, prédit par le Professeur MARTINENCHE nous savons ce qu'il en fut.

Pour beaucoup, ce furent les tranchées de la guerre de 1914-1918, pour d'autres, le désastre de 1940. Le Lycée a continué, mais avec de tels événements, on comprend aussi qu'il a formidablement changé, non pas dans ses pierres, mais dans son esprit, dans ses élèves, dans ses mœurs.

D'une discipline quasi-militaire, tempérée à l'occasion par quelque mémorable chahut, car il fallait bien, de temps en temps, une soupape de sécurité, on en est venu, peu à peu, à un régime de concertation démocratique.

Quel changement depuis l'époque de la « troika » THAUZIES - BETHOUX - PAOLINI (*le Proviseur, le Censeur, le Surveillant Général*) Epoque où, petit interne venu de mes Cévennes natales, je portais le costume d'uniforme le dimanche (*la blouse les autres jours*), avec gilet à grelots, veste à boutons dorés avec palmes, cravaté et ganté, et surtout... cette infâme casquette à visière rigide, la "bâche" dont nous avons horreur! Il fallait surtout penser à la lever quand, en ville, nous rencontrions un membre de l'administration ou du corps enseignant, sous peine de réprimande et de punition!

Une sortie générale tous les quinze jours si l'on n'était pas "*consigné*". Consigne voulait dire un Dimanche au Mas de Ville pour les internes, et un Dimanche matin et après-midi au Lycée pour les externes. Il n'était pas question de sorties en semaine, le jeudi ou un autre jour. Pour aller chez le dentiste, il fallait entreprendre de véritables négociations avec lettres parentales, certificats médicaux et attestations en tous genres. Quant au coiffeur, ce cher M. ASTOUL qui me parlait de mon village de LASALLE où il avait fait son apprentissage pendant la guerre de 14-18, il venait lui-même au Lycée pour couper les cheveux de ceux qui, d'autorité, avaient été inscrits sur la liste "*ad hoc*" par le Surveillant-Général.

Bien sûr, tous les "mouvements" se faisaient en rang et en silence. Un moment à la fois critique et pittoresque était la revue de détails pratiquée par le Surveillant-Général au départ de la promenade du Jeudi et du Dimanche: gare à celui qui avait oublié ses gants, qui n'avait pas ciré ses souliers, qui avait les cheveux trop longs. Les plus suspects, bien connus, avaient les poches tâchées, afin de vérifier si quelque cigarette ne s'y cachait pas!

La mutation fut d'abord progressive et molle après 1944, puis elle s'accéléra jusqu'à exploser en 1968.

Déjà, pendant la guerre, la carte de tabac accordée dès l'âge de dix-huit ans eut pour effet de donner aux plus âgés une liberté nouvelle, celle de fumer dans la cour. Les règles de Vichy reconnaissaient qu'à dix-huit ans on pouvait fumer: on avait la carte !

Le Proviseur BRECHON qui vécut ici les événements de 1968, décrit dans son livre "*LA FIN DES LYCEES*" cette transformation radicale :

« *Explosion scolaire, ouverture, démocratisation, participation, contestation, responsabilisation ont marqué les dernières décennies, parfois jusqu'à l'excès.* »

Sur cette époque, chacun de nous pourrait être intarissable !

Les années de guerre 1939-1944 furent dures, douloureuses, dramatiques pour certains, mais aussi pleines d'imprévus. Je crois qu'avec beaucoup d'esprit, le Professeur DUMAZERT l'a récemment raconté au Lycée à l'occasion d'un pot de fin d'année.

Il y avait des Professeurs dames, remplaçant les hommes mobilisés en 39. Il n'y avait pas eu de femmes enseignantes au Lycée auparavant, si ce n'est que dans les petites classes. Chaque semaine, dans la cour des grands, avait lieu la cérémonie du salut aux couleurs. Bien en rang, dans l'ordre de classes, aux ordres du « *Maître d'Education Générale et Sportive* », qui n'était autre que le Surveillant-Général, nous poussions le cri du cycle : "ADJI", criait le Maître ! "RIGUIDIGUIDI, YOUP LA YOUP LA HE !" répondions-nous d'une seule voix.

Lors du premier lever des couleurs, en fin 40 ou début 41, le Préfet ANGELO CHIAPPE était venu lui-même présider la cérémonie, et nous avait harangué. Le concierge, revêtu de toutes ses décorations, avait sonné du clairon. Plus tard, le clairon fut remplacé par le tambour. Plus tard, enfin, par le cri du cycle !

Deux officiers allemands sont venus visiter le Lycée en 1942. Ils se sont présentés à la porte et ont frappé. La porte avait été fermée par ordre du Proviseur. C'est M. PENSA, l'Econome, qui les accueillit, mais après une certaine attente... Etant sourd, ce dernier prétextait n'avoir pas entendu frapper. Il leur expliqua qu'il ne pouvait pas les laisser entrer car ils n'avaient pas d'autorisation écrite du Préfet. Bien entendu, les allemands venaient visiter le Lycée avec l'arrière-pensée de le réquisitionner.

Ils se retirèrent, mais pour peu de temps car, dans le quart d'heure, ils se représentèrent avec l'autorisation préfectorale. L'Econome fut bien obligé de leur faire visiter le Lycée. Bien qu'il s'employât à attirer leur attention sur certains désagréments: vétusté de certains locaux, mauvais fonctionnement du chauffage, les visiteurs paraissaient intéressés: « *celà ferait un cantonnement fort convenable!* »

Alors M. PENSA eut l'idée de génie. Il se réserva de terminer la visite par l'Infirmerie devant laquelle il leur annonça qu'ils ne pourraient pas y aller.

« *Quoi, mais nous voulons tout voir !*

– *c'est trop dangereux.*

– *- ?*

– *nous sortons d'une épidémie de méningite et les locaux ne sont pas encore désinfectés. »*

Les allemands ont rebroussé chemin et s'en sont allés réquisitionner le Lycée FEUCHERES. Et c'est ainsi que les filles trouvèrent asile au Lycée. Divine surprise !

Je me souviens de ce dimanche où les internes ont été employés à déménager des collections d'Histoire Naturelle du Lycée Feuchères jusqu'au Lycée de garçons. Plusieurs d'entre nous, sans doute, y ont participé. Et nous pensions que nous pourrions voir les filles dans nos murs, leur parler, les approcher...

Il n'en fut rien ! L'administration avait pris soin de faire en sorte qu'il n'y eût aucun contact possible entre les unes et les autres. On ne les voyait pas ! Nous étions en récréation quand elles étaient en classe et nous n'avions pas le droit de marcher sous les préaux

pour ne pas gêner leurs études. Comme les bancs étaient sous les préaux, nous ne pouvions plus nous asseoir que par terre dans la cour.

Quand les filles étaient en récréation, nous étions en classe.

Elles nous procurèrent bien des contraintes, et beaucoup de rêves... mais nous dûmes nous en tenir là !

Nous pourrions être intarissables aussi sur la distribution des biscuits caséinés ou vitaminés qui constituait, une fois par semaine, un entr'acte bienvenu dans le déroulement de la classe. Nous étions une petite équipe d'internes, bien notés pour notre tenue et notre sagesse, à aller les préparer, les compter à l'Economat. C'était un agréable passe-temps quand il faisait très froid. Ce rôle était d'autant plus recherché que nous y étions reçus gentiment par trois charmantes stagiaires, mais plus âgées que nous, car elles étaient en fin d'études supérieures. Nous étions un peu timides devant elles, mais elles étaient si belles ! La blonde était Mademoiselle PAOLINI, la fille du Surveillant-Général, devenue par la suite l'une de mes collègues. Il y avait deux brunes, Mademoiselle ZANETTO, qui était la fille de l'Inspecteur d'Académie, et Mademoiselle PENSA, la fille de l'Econome.

Parmi les entr'actes agréables, il y avait le passage du concierge - ou plus tard de l'agent VEDEL - portant le cahier des présences et les inévitables circulaires qu'il fallait lire à haute voix, ce qui, pour certains professeurs, constituait une corvée jugée inutile (*surtout lorsqu'il s'agissait des longues épîtres d'ABEL BONNARD, le Ministre de l'Instruction Publique de l'époque.*)

Il faudrait aussi rappeler la garde nocturne des voies ferrées qui, pour nous, était un amusement. Pour les internes les plus âgés, c'était toujours la nuit du samedi au dimanche. L'Economat nous faisait remettre un sérieux casse-croûte remarquable par l'extrême dureté de la raïolette que nos dents juvéniles arrivaient cependant à entamer.

Et que dire du creusement des tranchées, professeurs et élèves mélangés, aux Saintes-Maries, sous le contrôle d'un débonnaire réserviste de la Wermacht qui ne trouvait pas avec nous des travailleurs très efficaces. Les internes étaient dispensés de cette corvée réservée aux seuls externes. Nous n'en avons connu que le récit, parfois un peu enjolivé !

Nous pourrions être encore intarissables sur l'époque joyeuse de la Libération et sur ce drapeau noir des corsaires qui flotta un jour, accroché au paratonnerre de l'Horloge ! Le Préfet avait cru qu'il s'agissait du drapeau de la milice. On fit une enquête très sérieuse, presque autant que celle qui eut lieu à l'époque du chahut de COLONIEU. Bien sûr, il fut établi qu'il ne s'agissait pas de la milice, mais que des élèves facétieux avaient hissé ce fanion intempestif !

J'étais déjà Sous-Intendant lorsque le buste de la cour d'honneur, buste de Gaston DARBOUX, fut peint au minium par des élèves échappés d'un dortoir. Au cours de ma tournée matinale, je fus le premier à découvrir le méfait et à imaginer l'éclat de rire des externes lorsqu'ils entreraient à huit heures. Malheureusement M. RAULET ne put me donner le nom de quelque acide ou détersif capable de blanchir ce buste respectable. Mon « *inaction* » provoqua la colère du Proviseur BRASSART, qui me reprocha vivement de ne pas avoir recouvert le buste d'un drap de lit blanc, afin que les élèves ne puissent rien soupçonner... J'avoue que cette idée saugrenue de transformer GASTON DARBOUX

en fantôme suscita mon hilarité, ce qui déplut davantage à Monsieur le Proviseur ! J'espère qu'il ne m'en garde pas rancune.

Le buste fut gratté, poncé, et la teinte s'éclaircissait. Le Censeur HUGUES, observant les résultats, s'exclama: « *il en rôsit, le traître!* »

Il faudrait aussi parler de la sâcro-sainte cérémonie de la SAINT-CHARLEMAGNE, ce faux saint, patron des écoliers, qui permettait, une fois l'an, le 28 Janvier, aux punis d'être amnistiés, et aux bons élèves de participer au goûter traditionnel (*c'est à ce goûter que, petit élève de 6ème, j'ai mangé pour la première fois un vrai sandwich*). Le meilleur élève de la classe de français prononçait le discours d'usage, suivi par celui d'un Professeur, toujours à la gloire de l'Empereur à la barbe fleurie. Hélas, la SAINT CHARLEMAGNE a disparu du calendrier et l'Intendant fait l'économie d'un goûter.

Nous avons tous en tête le nom de professeurs de grande culture, souvent hauts en couleur, pittoresques, très originaux. Ils étaient parfois affublés par les indisciplinés que nous étions, de surnoms très « *descriptifs* ». Certains de ces surnoms étaient tellement méchants que je ne les citerai pas.

Qui rte se souvient de « BARBE-à-POUX », de « QUART-de-BOTTE », d' « HERCULE », du « GAUCHO » (qui, un jour, dit-on, dans un salut profond, heurta son crâne contre celui du « SEC » (PAOLINI) dans le Hall d'entrée), du « FAKIR » (*qui devint Ministre de la République*), de « BUNSEN », du « VOVO » (*le Proviseur*), de l' « ATHLETE », sans oublier le « RAT », le « PROT »... Parmi les Maîtres connus citons :

Le Président Edouard DALADIER

Le Philosophe ALEXANDRE élève d'ALAIN,

Maurice CLAVEL, si jeune professeur que le concierge le prit pour un élève et lui rappela que les élèves n'avaient pas le droit de pénétrer dans la Cour d'Honneur,

Bernard LATZARUS, le fin lettré,

COMBY, l'Historien, qui devint Professeur de droit colonial, mais s'appela alors MORINI-COMBY,

BOCOGNANO, qui fut Inspecteur Général, Jean BRUNEL, l'éminent helléniste.

Je ne peux pas tous les citer, mais je voudrais rappeler la mémoire de Jean-Etienne SAINTENAC ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, qui participa le 11 Novembre 1946 à la manifestation des étudiants parisiens à l'Arc de Triomphe. Chef départemental de l'armée secrète, ce que nous ne soupçonnions pas, ce pur Résistant qui fut mon éphémère Professeur de Philosophie nous parlait de son Maître Jean-Paul SARTRE en 1944, bien avant la vogue de l'Existentialisme. Arrêté par la Gestapo après avoir vécu plusieurs semaines caché à l'Infirmerie du Lycée, il mourut en déportation au moment où il allait être libéré par les armées alliées.

Henri ABOUT, le neveu du romancier Edmond ABOUT, fut lui aussi déporté mais nous est revenu. Interné à MATHAUSEN, il fut employé au creusement du tunnel du LOIBL PASS. (*Voir le livre d'André LACAZE « le Tunnel » où Henri ABOUT est cité sous le nom du Professeur REBOUD*). Il a été mon Professeur de Lettres en première A. Lorsqu'il était chahuté, il aimait à dire: « Je suis lassé, je suis à bout ».

Il ne faut pas oublier les administrateurs et les agents qui se sont succédés dans la vieille maison.

Parmi les agents que nous avons beaucoup aimés tellement ils étaient pittoresques, citons l'oncle de notre ami VEDEL : nous l'appelions RIGADIN, à cause de sa tenue toujours impeccable, très élégante, par référence à un artiste du cinéma muet de la très ancienne

époque. RIGADIN est entré au Lycée en 1916, à l'âge de 16 ans, et le quitta au milieu des années 60, après un demi-siècle de bons et loyaux services. Il avait été titularisé comme « Tambour ».

Il faudrait rappeler TOUREILLE, le « garçon de courses », qui portait les plis mais portait aussi les punitions. Pourtant, quand on arrivait à l'attendrir, comme cette famille dont le fils était convoqué au Lycée le dimanche même de la communion de sa sœur: TOUREILLE « perdait » le bulletin de retenue. Il allait alors dire au Censeur qu'il avait malencontreusement égaré le document lors d'un accident de bicyclette.

- Ne vous en souciez pas, dit M. HUGUES, nous le convoquerons le dimanche suivant. Ainsi tout le monde était content et le Censeur ne se douta jamais de rien.

Autre figure sympathique, BERNO, le veilleur de nuit, qui écrivait tellement de rapports qu'il fut surnommé le PERE LA PLUME. Tel le Général De GAULLE, BERNO ne parlait de lui qu'à la troisième personne: « *Le veilleur, écrivait-il, n'a pu éviter cet incident: il ne peut être à la fois au four et au moulin.* »

Bien d'autres, qui nous ont fidèlement servis, mériteraient d'être rappelés ici à notre souvenir.

Quant aux élèves, ils furent si nombreux à tirer profit de l'enseignement dispensé au Lycée qu'il est bien difficile d'en distinguer seulement quelques uns. Innombrables furent-ils à entrer dans les grandes écoles de l'ETAT, Normale Supérieure, Polytechnique, Centrale, Saint Cyr, Sup-Aéro, Ecole des Mines, etc...

Beaucoup accédèrent aux plus hautes fonctions de la Nation, honorant notre Lycée auquel ils devaient beaucoup.

Il y eut, bien sûr, les "TROIS GASTON", qui, comme les Trois Mousquetaires, furent quatre :

Gaston DOUMERGUE, Président de la République.

Gaston BOISSIER, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française.

Gaston DARBOUX, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences et dont le buste, redevenu blanc, est dans la Cour d'Honneur.

Gaston DEFERRE, Ministre de l'Intérieur et Maire de MARSEILLE.

Et encore: Albert DUBOUT, Jean PAULHAN, Albert SOBOUL, Raoul STEPHAN.

Je voudrais ajouter un mot à propos d'un homme que j'ai beaucoup aimé, Henri CHABROL. Cet homme exceptionnel qui, à l'âge de treize ans, jouait au Sporting Club de Nîmes, qui, à dix-huit ans, était élève de l'Ecole Normale Supérieure. A vingt ans, il était tout à la fois Agrégé de Lettres, International de football et deux fois vainqueur de la Coupe de France avec les clubs de Sète et de Montpellier. Poète délicat, en Français et en Occitan, il fut plusieurs fois distingué par l'Académie Française. KIKI, pour les sportifs, fut un professeur extraordinaire; Il n'a cependant pas été professeur au Lycée (*où il fut élève*), mais à Montpellier puis à Paris. Il avait un contact privilégié avec ses élèves, ce qui était remarquable à l'époque; à tel point qu'un jour où on avait fait une collecte dans la classe pour une œuvre charitable et où les élèves n'avaient pas beaucoup donné, s'étaient montrés pingres, il s'adressa à eux: « *VOUS avez peu donné pour cette œuvre qui pourtant méritait mieux. Ecoutez, il faut faire un effort! Je vous demande de remettre la main à la poche et si la recette est convenable, je fais l'arbre droit sur la chaire.* » Oh là, c'était énorme ! Ceci se passait dans les années 1925-30 ! Les élèves ont donné et KIKI CHABROL a fait l'arbre droit sur la chaire.

Cet exemple est à proposer à Monsieur le Proviseur TERRISSE pour la souscription destinée à la Cour d'Honneur!!!

Il faudrait aussi rappeler les très brillants élèves de la section tchécoslovaque qui, entre les deux guerres, furent nos condisciples. J'ai parlé d'Ouverture, en voici un signe: l'ouverture à une section étrangère; C'est avec joie que la ville d'ERNEST DENIS, cet universitaire passionné par la culture et la langue tchèque, qui contribua de façon décisive à la création, en 1918, de l'Etat Tchécoslovaque, salue aujourd'hui le retour dans son Lycée d'une section tchèque. Signe des Temps: la section s'est féminisée.

Un autre signe d'ouverture fut l'ouverture aux filles. Non plus l'ouverture du temps de guerre où, pratiquement, nous ne les avons pas vues, mais depuis 1964, où elles furent admises en petit nombre dans les classes terminales. Aujourd'hui, elles ont conquis notre vieux Lycée.

Dans les années 1950/60, le journal et le mouvement ECOLE BUISSONNIERE A NÎMES permirent aux lycéens de rencontrer les autres écoliers nîmois, les écoliers de la région, de la France entière et les écoliers de l'Etranger, tout en modifiant profondément les relations entre Maîtres et Elèves.

Si tous les établissements scolaires nîmois participèrent à cette passionnante aventure, le Lycée en fut l'élément moteur, la base, le siège. Les activités d'ECOLE BUISSONNIERE A NIMES, dont M. LIGNIERES, Inspecteur d'Académie, et M. Yves DUPONT, Directeur Départemental de la Jeunesse et des Sports, étaient les deux Présidents d'Honneur et M. BALAY, le Président, durèrent de 1950 à 1968.

Les émissions radiophoniques bi-mensuelles d'ECOLE BUISSONNIERE, sous le contrôle bienveillant de M. SCHWARTL, Directeur de Radio-Nîmes, et d'Yvon PRADEL, Président de la commission radiophonique, permirent à beaucoup d'élèves de participer, de monter des émissions qui avaient un très grand succès.

Certains en firent d'ailleurs leur carrière, tels Eugène SACCOMANO, qui en 1952, élève de quatrième, remporta le premier prix du Concours National des jeunes radio-reporters en interrogeant le capitaine de Foot-Ball de Nîmes Olympique, Kader FIROUD. Roland DORDHAIN emmena Eugène SACCOMANO à HELSINKI pour les Jeux Olympiques, comme invité du journal « l'Equipe ». Il est encore aujourd'hui (1992) le chroniqueur sportif d'Europe 1.

Quant à Claude MARTIN, il fait carrière sous le nom de Philippe CASTANET à la radiodiffusion française et à Sud-Radio.

Pendant une paire d'années, notre correspondant à Paris s'appelait Philippe LABRO, alors étudiant en Lettres, aujourd'hui personnalité connue du monde des grands médias.

Ce fut la grande époque de la Salle des Fêtes avec ses concerts, ses bals, ses représentations théâtrales, ses conférences.

Le 27 octobre 1952, le Théâtre de Nîmes, un lundi, brûlait. Le foyer communal n'était pas encore ce qu'il est aujourd'hui: le Théâtre ou l'Opéra de Nîmes.

La Salle des Fêtes du Lycée devint alors, pour quelques années, le centre culturel le plus actif de Nîmes: avec les Jeunesses Musicales de France, avec le Cercle Artistique nîmois, avec les conférences « *Connaissance du Monde* », les bals réputés et « habillés » des anciens élèves, des Eclaireurs de France qui recevaient de grands orchestres parisiens, et puis les bals plus simples mais très appréciés, les sauteriers d'Ecole Buissonnière, de la coopérative lycéenne. L'actrice Bernadette LAFONT y fit apprécier son art de la danse classique.

Le Proviseur BRASSART, dit le « VOVO » à cause de son tempérament de fonceur, comme le taureau du même nom, accueillit avec jubilation et gourmandise ces activités culturelles d'ouverture. Ceci se fit au grand dam, quelquefois, du personnel qui n'aimait pas trop être dérangé au plus fort du service de midi pour installer sur l'estrade de la Salle des Fêtes un piano à queue ou autre instrument trop lourd. Et aussi, au grand dam de notre ami le Censeur HUGUES qui trouvait que, vraiment, dans cette maisort, l'enseignerment était devenu « secondaire » !

A ce propos, le Proviseur avait un jour imaginé de moderniser le foyer, qui existait depuis longtemps et que le Censeur HUGUES se targuait d'avoir créé. Le Censeur HUGUES reçût, de la main d'un élève (*c'était gentil*) une invitation à venir assister à l'inauguration du foyer. Il fit alors une magnifique réponse, s'excusant de ne pouvoir y aller car « *il était invité le même jour et à la même heure à l'inauguration des Arènes* »...

C'était déjà l'EUROPE, bien avant le traité de ROME créant la Communauté Européenne! Les Rencontres Internationales Scolaires, fondées par "Ecole Buissonnière" dès 1951, se sont poursuivies sans interruption pendant une quinzaine d'années.

En 1951 ce fut notre premier voyage à Barcelone, dès que la frontière d'Espagne a été ouverte.

En 1952 , à l'occasion de la première Féria de Nîmes, Ecole Buissonnière participe à l'événement en sortant un numéro spécial du journal.

En 1953, dans le foyer du Lycée, les élèves recevaient l'équipe prestigieuse des « Kangourous », l'équipe de Jeu à XIII d'Australie, avec son capitaine CHURCHILL, réputé comme le meilleur joueur du monde.

A cette occasion, le Proviseur BRASSARD avait voulu se mettre en frais et avait reçu les Kangourous par un discours en anglais. Bien entendu, pendant que le Proviseur faisait son discours, les australiens et les joueurs du Lycée discutaient, il y avait un peu de bruit... on n'entendait pas très bien. Puis quelqu'un est allé demander à CHURCHILL, le Capitaine, comment il avait trouvé le discours du proviseur. Et CHURCHILL lui répondit qu'il n'avait pas compris car il n'entendait pas le français !

En 1953, nous recevions, ici, ainsi qu'en 1954, l'équipe de foot-ball de l'université de Londres.

En 1955, c'est la première rencontre avec ALFELD sur LEINE en BASSE-SAXE et depuis cette année-là, les relations entre NIMES et ALFELD n'ont jamais cessé.

Toujours en 1955, visite à BRUNSWICK HANOVRE matches de football et théâtre avec la

COMPAGNIE DES ARENES, d'Yvon PRADEL.

On peut affirmer qu'Ecole Buissonnière a été à la base, à l'origine des parrainages, des jumelages, notamment avec BRUNSWICK.

Depuis 1955, des rencontres sportives et culturelles, annuelles, une année à Nîmes, la suivante à l'étranger, se sont succédées. Chaque fois, plus de deux cents jeunes ont ainsi été réunis, venant d'ESPAGNE d'ITALIE d'ANGLETERRE (PRESTON), d'ALLEMAGNE de TCHECOSLOVAQUIE, d'ORAN... ECOLE BUISSONNIERE a vraiment ouvert NÎMES sur l'EUROPE.

Le Lycée a bien été le cœur et la tête pensante de cette ouverture européenne (*).

() L'initiateur et cheville ouvrière en Allemagne de ces rencontres entre notre ville et les lycées de Basse-Saxe, le StudienDirektor HEINRICH WOLTER, avait été dans les années 30 lecteur d'allemand au Lycée. Il gardait de son premier contact avec la FRANCE et le LANGUEDOC, et surtout de notre Lycée, un souvenir impérissable.*

Il aimait tout, même nos défauts. Ce pionnier du rapprochement de la jeunesse franco-allemande vient de mourir, à 82 ans, à FREDEN sur LEINE. Ayons pour lui une pensée reconnaissante.

Nous avons aussi reçu au Lycée des personnalités comme Alain BOMBARD, Geori BOUE, Raymond HERMANTIER et toute la troupe de « JULES CESAR » etc... que nous mettions en contact avec les élèves. Ces derniers réalisaient des interviewes pour le journal et la radio.

Je conclus.

Dans ce lieu protégé, dans ce « Couvent Majestueux », pour reprendre l'expression du Proviseur BRECHON, bruisant d'activités diverses, lourd d'Histoire et d'histoires, qu'en esst-il de l'Enseignement ? n'est-il vraiment que « *secondaire* » ?
Sûrement pas.

Notre Lycée, à l'époque contemporaine a été, et demeure, un des meilleurs de France, un Lycée d'excellence. Excellence des maîtres, excellence des élèves, prestige qui dépasse largement nos frontières, excellence qui demeure à travers les ans.

La preuve ?

Quatre de mes camarades de la classe de première (sur 35) sont entrés à l'Ecole Normale Supérieure:

Jean-Pierre SERRE premier prix de Mathématiques au Concours Général, reçu au premier essai à Normale Sup. Il fut premier à l'Agrégation de Maths, plus jeune agrégé de France. Médaille FIELDS en 1954 (*c'est le prix Nobel de Mathématiques, attribué tous les quatre arts*). Professeur art Collège de France à 30 ans, plus jeune professeur au Collège de France de tous les temps ! Membre du groupe BOURBAKI, un des créateurs des Mathématiques Modernes, membre de l'Académie des Sciences.

-oOo-